

CHAPITRE XXX

Marquiseaux, 2

C'est une salle de bains. Le sol et les murs sont couverts de tommettes vernies, ocre jaune. Un homme et une femme sont agenouillés dans la baignoire qui est à moitié remplie d'eau. Ils ont tous les deux une trentaine d'années. L'homme, les mains posées sur la taille de la femme, lui lèche le sein gauche cependant qu'elle, légèrement cambrée, enserme de sa main droite le sexe de son compagnon tout en se caressant elle-même de l'autre main. Un troisième personnage assiste à cette scène : un jeune chat noir, avec des reflets mordorés et une tache blanche sous le cou, allongé sur le rebord de la baignoire, et dont le regard jaune vert semble exprimer un prodigieux étonnement. Il porte un collier de cuir tressé muni d'une plaque réglementaire indiquant son nom — Petit Pouce —, son numéro d'immatriculation à la S.P.A., et le numéro de téléphone de ses propriétaires, Philippe et Caroline Marquiseaux ; non pas leur numéro parisien, car il serait tout à fait improbable que Petit Pouce sorte de l'appartement et se perde dans Paris, mais le numéro de leur maison de campagne : le 50 à Jouy-en-Josas (Yvelines).

Caroline Marquiseaux est la fille des Echard et a repris leur appartement. En 1966, alors qu'elle venait d'avoir vingt ans, elle épousa Philippe Marquiseaux qu'elle avait rencontré quelques mois auparavant en Sorbonne où l'un et l'autre faisaient des études d'histoire. Marquiseaux était de Compiègne et vivait à Paris rue Cujas, dans une chambre minuscule. Les jeunes mariés s'installèrent donc

dans la chambre où Caroline avait grandi, tandis que ses parents se réservaient leur chambre et le salon-salle à manger. Quelques semaines suffirent pour rendre intolérable la cohabitation de ces quatre personnes.

Les premières escarmouches se déclenchèrent pour des histoires de salle de bains : Philippe, hurlait Madame Echard de sa voix la plus aigre et de préférence lorsque les fenêtres étaient grandes ouvertes pour que tout l'immeuble entende bien, Philippe restait pendant des heures dans les cabinets et laissait systématiquement à ceux qui venaient après lui le soin de nettoyer la cuvette ; les Echard, rétorquait Philippe, faisaient exprès de laisser traîner leurs dentiers dans les verres à dents dont lui et Caroline étaient censés se servir. L'intervention pacificatrice de Monsieur Echard permit d'éviter que ces heurts ne dépassent le stade des insultes verbales et des allusions désobligeantes et l'on aboutit à un statu quo supportable grâce, de part et d'autre, à quelques gestes de bonne volonté et à quelques mesures destinées à faciliter la vie commune : réglementation des temps d'occupation des locaux sanitaires, strict partage de l'espace, différenciation poussée des serviettes, gants et accessoires de toilette.

Mais si Monsieur Echard — vieux bibliothécaire à la retraite dont la marotte était d'accumuler des preuves démontrant qu'Hitler était toujours vivant — était la bonhomie même, sa femme se révéla une véritable teigne dont les récriminations continuelles aux heures des repas ne tardèrent pas à rallumer sérieusement le conflit : tous les soirs la vieille femme invectivait son gendre en inventant presque chaque fois de nouveaux prétextes : il arrivait en retard, il se mettait à table sans se laver les mains, il ne gagnait pas ce qu'il y avait dans son assiette mais ça ne l'empêchait pas de faire le difficile bien au contraire, il pourrait quand même de temps en temps aider Caroline à mettre la table ou à faire la vaisselle, etc.

Philippe supportait le plus souvent avec flegme ces criaileries incessantes et parfois même tentait d'en plaisanter, par exemple en offrant un soir à sa belle-mère un petit cactus, « fidèle reflet de son caractère », mais un dimanche à la fin du déjeuner, alors qu'elle avait préparé le plat qu'il abhorrait le plus — du pain perdu — et qu'elle voulait le contraindre à en manger, il perdit le contrôle de lui-même, arracha la pelle à tarte des mains de sa belle-mère et lui en asséna quelques coups sur le crâne. Ensuite il fit calmement sa valise et repartit à Compiègne.

Caroline le persuada de revenir : en restant à Compiègne, il ne faisait pas que compromettre son mariage, mais il mettait aussi en danger ses études, et la possibilité de passer les IPES, ce qui, s'il les réussissait, leur permettrait dès l'année suivante d'avoir un logement à eux.

Philippe se laissa convaincre, et Madame Echard, cédant aux instances de son mari et de sa fille, accepta de tolérer pendant quelque temps encore sous son toit la présence de son gendre. Mais très vite son naturel acariâtre reprit le dessus et brimades et interdictions se remirent à pleuvoir sur le jeune couple : défense de se servir de la salle de bains après huit heures du matin, défense d'entrer dans la cuisine sauf pour y faire la vaisselle, défense de se servir du téléphone, défense de recevoir, défense de rentrer après dix heures du soir, défense d'écouter la radio, etc.

Caroline et Philippe supportèrent héroïquement ces conditions rigoureuses. A vrai dire, ils n'avaient pas le choix : le pécule misérable que Philippe recevait de son père — riche négociant qui désapprouvait le mariage de son fils — et les quelques sous que le père de Caroline lui glissait dans la main en cachette, suffisaient à peine à payer leur transport quotidien au Quartier latin et les tickets de restaurant universitaire : s'asseoir à une terrasse de café, aller au cinéma, acheter Le Monde, furent pour

eux, ces années-là, des événements presque luxueux et pour pouvoir payer à Caroline un manteau de laine que la rigueur d'un février rendit indispensable, Philippe dut se résoudre à vendre à un antiquaire de la rue de Lille le seul objet véritablement précieux qu'il eût jamais possédé : une mandore du XVII^e siècle sur la table de laquelle étaient gravées les silhouettes d'Arlequin et de Colombine en dominos.

Cette vie difficile dura presque deux ans. Madame Echard, selon ses humeurs, tantôt s'humanisait, allant jusqu'à offrir à sa fille une tasse de thé, tantôt accentuait sévices et vexations, par exemple en coupant l'eau chaude exactement à l'heure où Philippe allait se raser, en faisant hurler du matin au soir son poste de télévision les jours où les deux jeunes gens révisaient dans leur chambre un oral d'examen, ou bien en faisant mettre des cadenas à combinaisons sur tous les placards sous prétexte que ses réserves de sucre, de biscuits secs et de papier hygiénique, étaient systématiquement pillées.

La conclusion de ces dures années d'apprentissage fut aussi soudaine qu'inespérée. Madame Echard, un jour, s'étrangla avec une arête ; Monsieur Echard, qui n'attendait que cela depuis dix ans, se retira dans le tout petit cabanon qu'il avait fait construire à côté d'Arles ; un mois plus tard, Monsieur Marquiseaux se tua dans un accident de voiture, laissant à son fils un héritage confortable. Philippe qui, sans obtenir les IPES, avait enfin terminé sa licence et envisageait de commencer une thèse de troisième cycle — *Hortillonnage et Labourage en Picardie sous le règne de Louis XV* — y renonça volontiers et fonda avec deux de ses camarades une agence de publicité qui est aujourd'hui florissante et qui a la particularité de vendre, non des produits d'entretien, mais des vedettes de music-hall : les Trapèzes, James Charity,

Arthur Rainbow, « Hortense », *The Beast*, Heptaedra Illimited, et quelques autres, sont parmi ses meilleurs poulains.